LOUIS-JOSEPH DOUCET

LES PALAIS D'ARGILE

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.
Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

VICTOR HUGO.



QUÉBEC
L'AUTEUR ÉDITEUR.
142, rue des Stigmates, 142

1916



Louis-Joseph Doucet

A un ami d'enfance, un ami des lettres canadiennes françaises,

M. l'abbé J. A. Laliberté,

curé de Central Falls, R. I.,

Je dédie ce livre.

L.-J. D.

DU MÊME AUTEUR

⚜

POÉSIE (épuisé)

" La Chanson du Passant "	en	1908
" La Jonchée Nouvelle "	"	1910
" Ode au Christ "	"	1910
" Sur les Remparts "	"	1911
" Les Palais Chimériques "	"	1912
" Les Grimoires "	"	1913
" Près de la Source "	"	1914
" Les Sépulcres Blanchis "	"	1915
" La Chanson dn Passant 2e édit. "	"	1915

PROSE (épuisé)

" Contes du Vieux Temps "	"	1910
" Pages d'Histoire "	"	1914

⚜

EN PRÉPARATION :

POÉSIE

" Les Aubes Mortes "

PRÉFACE

*

LES PALAIS D'ARGILE sont bien humbles intentionnellement ; de fait, si les palais de la surface terrestre ont des exubérances de luxe, ceux où nous abriterons notre dernier sommeil n'offrent à contempler rarement plus que des tentures d'argile. Notre dernier repos s'entoure de choses modestes, et notre dernier palais n'a qu'une ouverture, et encore cette ouverture est symbolique, sur une seule avenue, l'Eternité.

J ai subi des deuils, j'ai murmuré des regrets et des adieux, j'ai vécu de nouveau mes souvenirs.

La guerre m'est aussi cruelle dans sa blessure de l'âme universelle que la disparition de mon père, mon ami, et d'une petite enfant, frêle et belle comme une élévation du cœur ; ces deux êtres ont caché leur tristesse et mon ennui avec eux dans leur dernier et modeste palais d'argile.

La certitude de la fragilité du temps et la destruction des êtres et des choses ont fait réfléchir ma foi robuste et modéré mes espérances.

Et j'ai chanté des chansons tristes !

En grand nombre, meurtries et noircies par ma plume, les feuilles sont tombées.

Presque indifférent aux pauvres mots, ces signes de conventions, qui traduisaient ma pensée, j'ai souvent couru après le sens que je croyais devoir plaire aux disparus, aux engloutis, comme si j'eusse voulu tapisser de phrases et de ratures pieuses, mais à eux familières, la petite chambre où leurs deux corps reposent.

Cependant, les mots ont par eux-mêmes une vertu, un sens, même devant l'éternité, cet océan ténébreux et redouté de tous, navigateurs que nous sommes, car sans cela, à quoi serviraient les prières cosmopolites de toutes les bouches?

A moins que tout soit illusion passagère, idée enfantine, naïveté de la vie, j'ai trouvé dans le bersement quelquefois languissant de nos peines, dans des rythmes versifiés, des musiques, des sonorités qui consolent.

Les syllabes ont des évocations cabalistiques, des caresses intrinsèques qui nous charment.

Le nourrisson qui pleure n'a pas de mots déterminés pour appeler sa mère, et la mère vient à demande vers le berceau.... L'amour est dans l'accent et non dans le verbe lui-même.

Et j'ai fait des chansons de guerre. Les tranchées lointaines où périssent tant de soldats sont aussi de tristes palais d'argile d'où naîtra la victoire, notre victoire. Je crois toujours que la Prusse, sinon l'Allemagne, sera fermée en dépit de son cri : "Dieu le veut" !

Ce que Dieu veut, peut-être, c'est la bonne conscience qui fuit les théories équivoques.

En sommes, les paroles calculées d'un cardinal Fruewirth, et de ses semblables, ne plieront pas le cou de Dieu.

On ne prend pas de force le créateur du monde.

Autre chose est de dire : "Dieu est ou n'est pas républicain, ou c'est un impérialiste. Il obéit à l'Autriche en même temps qu'à Rome !" Autre chose est de Dire : "Dieu a créé l'univers et nous soumet à des lois ; le froid gèle les ongles à un seul degré en dessous de zéro; le printemps nous arrive avec la constance et la chaleur du soleil. Il ne se fait pas un malin plaisir de jouer avec ces choses établies". Ceux qui aiment à faire des peurs aux faibles et aux ignorances naives, ont toujours des brisures de lois dans la bouche, des progressions de rhétoriques qui font palpiter les âmes neuves; mais la peur comme la jeunesse n'a qu'un temps. La bravoure reprend le dessus chez les âmes bien nées.

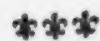
Et j'ai fait, à ce sujet, des sonnets rebelles, mais sincères, des quatrains rabougris, mais vrais

Tenez : vivent les hommes assez braves pour ne pas se dire et se croire prophètes !

Vivent aussi ceux qui ne renient pas leur origine et qui reconnaissent la France, par qui nous arrive la - - - Victoire !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Québec, 24 mai 1916.



TERRE PATERNELLE

*

Je vous revois coteau, jardin, terre bénie,
Sentiers qui conduisez à travers les grands bois !
Place de la maison, gros pin ; je vous revois
Aussi, comme autrefois, belle moisson jaunie !

Ma jeunesse a passé, ma jeunesse est finie !
C'est là que je vécus, à l'ombre du vieux toit,
Où mon père chantait ; j'entends encor sa voix,
Bien qu'il soit englouti par delà l'agonie.

O tendres souvenirs ! O beaux soleils couchants
Qui rouliez, radieux, au bout de notre champ,
Vous éclairez en moi d'éternelles absences !

Chers aïeux disparus, rêvez-vous dans vos [nuits ?...
Père, que faites-vous dans l'ombre et le [silence ?....
Les sillons de vos champs sans vous sont pleins [d'ennui !

LE SOUVENIR

⚜

Dès l'aube on travaillait, cela n'est pas perdu
Puisqu'il a contemplé l'aurore anéantie,
L'âme du laboureur n'est pas trop engourdie.
Père, je me souviens du bon travail ardu !

Or, je hersais le seigle et lui le semait dru,
Derrière la maison qu'il avait rebâtie,
Car il était robuste et d'âme dégourdie....
Père, je me souviens du bon temps disparu !

Etant l'aîné, j'aidais à charroyer les gerbes ;
Le grain n'était pas beau, l'espoir était superbe.
Père, je me souviens de nos pauvres moissons !

Je me fis matelot ; je chantais sur le fleuve ;
Puis vint l'étude ; puis....ma pauvre mère est veuve !
Père, je me souviens de toutes... vos chansons !

DANS LE RECUEILLEMENT

⚜

Dans le recueillement des nuits lentes et belles
D'où nait le songe ému des jeunes fronts pen-
[chés,
On croirait que la terre est vraiment sans péchés,
Que la justice y règne en maitresse éternelle.

Dans la fuite du temps où se brisent les ailes,
Si l'espoir n'atteint pas souvent le but cherché,
Il éclaire les cœurs de ses rayons cachés,
Il fait suivre au regard le vol des hirondelles !

Or, la planète Terre est soumise aux rancœurs,
Une bourrasque folle y presse notre vie,
Mais deux courants rivaux y soutiennent nos
[cœurs .

Si, par des voix de mort, le néant nous convie
A son silence noir, aux noires nullités,
L'Espérance nous chante, au moins, l'éternité !

JOURS PASSÉS

⚜

Quand la neige tombait, dans la morte saison,
Nous buchions notre bois, bravant la froide bise ;
Nous devenions rougeauds, votre barbe était
[grise.
Père je vous revois dans tous mes horizons !

Et parfois vous lisiez, le soir, près des tisons,
Avant le chapelet, et vous disiez ; "Phinnise,
Est-ce maman ou toi qui vient d'main à
[l'Eglise ? "
Père, je vous entends dire vos oraisons !

Allègre et gai, partout, à pied comme en voiture,
Votre verbe était chaud malgré toute froidure.
Père, je vous revois habitant St-Henri !

Mais fermons ce chapitre où l'on vous a vu vivre :
Le passé ne saurait se refaire en un livre.
Or vous êtes bien mort, mais vous avez bien ri !

LE SOIR BLEU

⚜

J'ai comtemplé le soir, loin des bruits de la ville,
Mêlant sa paix berceuse aux sablonneux coteaux,
En des points de silence aux campements nou-
[veaux,
Le grand soir reposait dans un rêve tranquille.

Le soir bleu perce l'onde et plonge aux fonds
[d'argile
Et sème sa splendeur au sommeil des roseaux.
Près des foins parfumés, en ronds clairs, dans
[les eaux,
Les astres ont figé leur sourire fragile.

Soir bleu, soir ému, dors ; dors sur le lit des
[bois,
Où la source se cache, entre mousse et fougère ;
Inspire pour demain la tendresse des voix.

Verse aux grèves des lacs quelque regard lunaire,
Afin que le poète imprègne ses chansons
D'échos venus de toi par les bleus horizons !

LE MOIS DU MORT



Ne plus revoir le jour, englouti dans la terre,
Quand le soleil, là haut, brille dans sa clarté ;
Dormir dans une boîte, en pleine obscurité,
Quand l'ombre du silence est froide sous la pierre ;

Se tenir les yeux clos, en une pose austère,
Loin de tout souvenir et de l'humanité,
Recouvert d'un drap noir et de l'éternité,
En proie au morne oubli, toujours triste et se
[taire !

Dormir, toujours dormir du sommeil des tom-
[beaux,
Enfermé, sans réveil, affaisé sans relache ;
Toujours se reposer sans goûter le repos,

Voilà ma destinée et ma suprême tâche
Que d'un cœur de poussière ici je dois remplir
Dans la nuit que mon rêve espérait embellir !

LA VEUVE

*

Le temps vient moissonner une part d'elle-même :
Un bandeau de tristesse enveloppe son front.
En son âme le deuil descend comme un affront.
Et marque le regret d'une autre âme qui l'aime.

De pauvre yeux mourants et l'étreinte suprême.
Dans un signe d'adieu, dernier regard profond,
Semblaient lui dire : "Ainsi tes yeux se fermeront,
La mort est devant toi, toute lugubre et blême !"

Et l'ombre de l'absent ne l'abandonne pas.
Une larme tremblotte au bord de sa paupière,
Et son oreille écoute en la nuit d'anciens pas :

Dans son rêve elle entend une voix familière
Qui parle du passé, frappe son souvenir :
Au seuil des jours défunts une main vient ouvrir :

LES VIEUX

*

Je sais pourquoi les vieux se penchent vers la
[terre,
Avec un regard triste et plein d'anxiété ;
Evoquant, miette à miette, un passé regretté,
Ils revoient leurs amis déposés sous la pierre :

Ils songent au repos qui clora leur paupière
Devant le matin clair qu'ils auront médité,
Sans trop se détacher de notre humanité,
Ils vont s'habituer à la sombre lumière....

Je sais pourquoi les vieux chérissent les enfants,
Et leurs content, le soir, de charmantes histoires
Où les grands-pères morts reviennent triom-
[phants :

C'est pour revivre un peu dans les jeunes mé-
[moires ;
C'est pour lier leurs jours aux espoirs à venir,
A la merci, bientôt, d'un pauvre souvenir !

LA RÉCOMPENSE

⚜

Durant vos jours passés, quand vous étiez vivant,
Dans l'espoir d'acquérir un séjour moins sévère,
Votre âme resta brave au pied de la misère,
Et vous avez marché sous la pluie et le vent.

S'il est vrai que là-haut l'on vous paie au comp-
[tant,
En sorte que chacun puisse oublier la terre,
Que le Maître du ciel règle votre salaire,
Un salaire raisonnable, et dans son plein montant !

Le vrai ciel est serein, sans heurt ni procédure,
Là-haut, au jugement, il n'est point de parjure ;
Il n'est qu'accord et joie ou repos et sommeil.

Allez, soyez heureux de vous retrouver libre,
Allégé des malheurs qui brisent l'équilibre !
Je crois vous voir marcher sous un nouveau soleil !

L'ADIEU

*

Adieu ! Je reste seul quelque temps sur la terre,
Dans votre souvenir, et ma fidélité,
Cultivant dans mon cœur vos moissons de fierté,
Comprenant que la mort en somme est salutaire !

Notre vie est bien courte et faible est la lumière
Sur les chemins suivis par notre humanité.
Qu'importe, mettons-y la bonne volonté,
Jusqu'au tic tac dernier de notre heure dernière !

Après le mot suprême enfui de notre bouche,
Qu'un enfant dévoué dans la tombe nous couche,
Nous aurons notre compte et nous irons au port !

Mais jusque là, cher Père, en dépit des déboires,
Je reste votre enfant gardant votre mémoire,
Car j'aime ma misère et je défends mes morts !

LES GOELETTES



Telles de grands oiseaux berçant leur silhouette
Dans le mirage clair des remous, des courants,
Je vous revois au loin, sous les bleus firmaments,
Au bord de l'horizon dont la ligne s'émiette.

Vous allez, dans l'espoir d'une riche cueillette,
Les ailes largement ouvertes [illegible] bons vents,
Confiant votre essor aux libres ots mouvants,
Comme les goélands... frères des goélettes.

Vos ailes sous la brise arrondissent leurs plis ;
Le couchant rose semble imprimer vos roulis
En d'immenses miroirs, aux caresses des lames.

Vous vous perdez bientôt en des exils lointains
Où, blanches, vous filez et ressemblez aux âmes
Qu'opprime ingénument l'emprise des destins !

LE BATEAU A LA COTE



Aux jours de mon enfance, au temps qu'il était [neuf,
Je l'ai vu, tout pimpant, sous sa blanche voilure ;
De loin, dans l'horizon, le gai "Bonaventure",
Ses deux voiles semblaient les écales d'un œuf.

Son ancre aux écubiers, il s'abat comme un bœuf,
Après vingt ans de fleuve, en course, à grande [allure,
Craquelle son goudron, et, triste, sans mâture,
S'emplit d'ombre et d'ennui comme une âme de [veuf.

Il absorbe la vase au remous de la grève,
Effrite son bordage à tribord, à babord,
S'abîme au même vent qui grandissait son rêve !

Après l'Art et l'Espoir, la terre est notre port !
Ainsi passe le monde en proie à sa misère :
Au vieux bateau, la côte ! A nous, le cimetière !

JE CROIS

⚜

Je crois en Dieu, je crois au bien, à la lumière
Et, parce qu'il existe aussi, je crois au mal ;
Car le ciel est trop bon devant l'ogre infernal
Que n'intimide plus la fervente prière.

Je crois à la bonté, je crois au cimetière
Où dorment les aïeux enfuis de notre bal,
Attendant, nous dit-on, l'angélique signal,
Pour recouvrir leurs os de la prime poussière.

Je crois aux astres d'or, je crois à l'univers !
Et je crois à l'amour, et je crois à la haine
Qui fait pleurer les cœurs avec des mots amers !

Je crois aux cris du vent qui gémit dans la plaine ;
Je crois au ruisseau clair, je crois à l'océan.
Et je crains l'agonie, et je crains le néant !

LA SOURCE

✽

Je puise, mais n'épuise.
ERNEST MYRAND

Je suis la belle source, et je ressemble au fleuve ;
Je porte les échos du chant des voyageurs !
J'ai de nombreux rayons ; les feuilles et les fleurs
Se reflètent en moi ; je rajeunis, j'abreuve !

Je suis la belle source, et mes bords enchanteurs,
Pour le repos des fronts, charment dans le silence.
Le poète m'appelle une sœur de Jouvence,
J'ai des murmures doux pour appaiser les cœurs !

Dans la nuit je m'endors sous des rameaux de
[gloire.
En éclairant le sylphe et le vol des esprits.
Et des rêves nombreux voltigent sur ma moire.

Mon onde va s'unir aux océans fleuris ;
Chaque goute de moi donne espoir et fait vivre.
Et, je jase tout bas, et j'abreuve et j'enivre !

LES COTES DE QUÉBEC

✿

La cité de Champlain : pour sûr, est riche en
[côtes,
D'où le regard se perd au lointain horizon ;
Celle de la Montagne, et la Côte à Coton
Ont la célébrité d'être longues et hautes.

La côte d'Abraham exige un bel élan
Du jaret assoupli qui fait de la vitesse ;
La côte à Sauvageau, celle de la Négresse
Sont juste à l'opposé de celle du Cap Blanc.

La Côte du Palais, et les grands escaliers,
Tels des accordéons scandés du pas des foules,
Sur le plan de Babel, grimpent sur des piliers

Qu'on descend droit, qu'on monte, un peu le dos
[en boule.
Au loin, Côte des Bell, en plus Côte d'Adam,
Tout ça vous plait à l'œil, mais ne tombez
[dedans !

POINTS DE BRODERIE



(En écoutant parler dentelle).

Afin que chaque vers ait de la rêverie,
Qu'une douceur se mêle à des mots de beauté,
Qu'il soit berceur aussi, sans trop de lâcheté,
Orne-le, quelquefois, de fine broderie !

J'ai vu le fil roulé sur un point de Hongrie,
Au premier jour sur tulle, en floche, et surjeté
Par un doigt qui le noue avec habileté,
Comme un verbe robuste aux grâces se marie.

Vois la fleur de Mossoul, bordure au point roulé,
Bordure au point de traits, entre-deux surfilé,
La fleur, au plumetis, motif en points mauresques !

Vois le filet brodé, le filet Richelieu,
Canevas Pénélope, entre-point d'arabesques,
Coins en points de feston, de croix en camaïeu !

LA MAISON DE L'AMI

A. Antoni Lesage

⚜

La maison de l'ami c'est toujours la plus belle.
Celle-là dont le seuil se montre hospitalier ;
Qu'elle soit sans perron, qu'elle ait riche palier,
Dès que la porte s'ouvre on y revient fidèle.

A l'ombre d'un bosquet, celle que je rappelle,
Souriant à maint saule aux grands bras familiers,
Lorgnant un bouleau gris aux rameaux repliés,
Reluit en sa blancheur. Ici je la vois telle

Que je l'avais rêvée, en un déclin de jour.
Contre les vents mauvais et la foudre qui brille,
La maison, triste ou gaie, abrite la famille.

Madeleine a son an, elle y rit et babille...
Age où ma Jeanne-Estelle est morte, notre fille,
Absente pour l'ultime et l'autre "Beau-séjour"

LES VIELLES LETTRES

⚜

Pour adoucir en moi l'effet de cette guerre,
Pour détourner mon cœur de l'inhumanité,
Je relis, chaque soir, des lettres de bonté,
Et je remonte, ainsi, de quinze ans en arrière.

Je puise aux idéals de la jeunesse fière,
Comme aux mêmes espoirs auxquels j'avais
[goûté.
Pour mieux saisir l'écho par le temps emporté,
Je lis les vieux papiers que je lisais naguère.

Assez de visions de meurtres et d'horreurs
Dont mon âme n'est pas une miette la cause !
Le crime vient des rois, surtout des empereurs !

Car Dieu ne mettrait pas tant de fiel dans la dose :
S'Il s'en mêlait, pour sûr, Il serait mieux compris !
Je relis mon Villon, et mes vieux manuscrits !

LES DROITS DE L'HOMME

✱

Les droits de l'homme sont un bel hommage à
[Dieu
Car c'est lui qui créa notre âme à son image,
Mauvais portrait, sans doute abîmé par l'usage,
Mais qui reflète encor des pans du beau ciel bleu.

Nous sommes rachetés, lorsque nous sommes
[sages ;
Notre chemin est libre, et nous sommes heureux
D'y marcher au soleil jusqu'aux bosquets
[ombreux,
En chantant les chansons apprises du jeune âge.

Les droits de l'homme sont, je le crois, éternels,
Aussi vrais que nos os, aussi vrais que la vie
Qui soutiennent nos pas et nos espoirs charnels.

Petits ou grands, restons, le ciel nous y convie !
Dieu n'effacera pas même un germe en son œuf,
Jamais! Avant pas plus qu'après QUATRE-
[VINGT-NEUF !

LES GEOGRAPHES

A Emile Miller

⚜

L'habile géographe est maître de la terre ;
Chaque jour il conquiert un rivage nouveau,
Soumet à son compas l'univers par lambeaux ;
Chaque horizon lointain lui dévoile un mystère.

Les neiges du Cédar, le Charybde en colère,
Le Scylla furieux, dans leurs gouffres rivaux,
Lui livrent leurs secrets, laissant sonder leurs [flots
Au studieux chercheur du savant planisphère...

Mesureurs de pays, de lacs, de profondeurs,
Qui dites leurs beautés, patients géographes,
Soyez récompensés de vos nombreux labeurs !

Et, puisse votre nom, de sa seule orthographe,
Marquer un continent, après d'autres Colomb !..
Vespuce est....l'Amérique, à l'encre, comme à [plomb !

AUTOMNE

⚜

Les horisons meurtris de tristesse s'imprègnent
Le sentier est désert, on sent l'hiver venir.
Un regret rôde et pleure avec le souvenir ;
La fougère agonise et les arbres se plaignent.

Quand le rouge cormier au fond du jardin saigne
L'ont voit bientôt les champs de givre se couvrir ;
La gelée a passé, la source va tarir ;
Après les doux zéphirs le vent d'autome règne.

Lui-même, le soleil, voile un peu sa beauté ;
Perdu dans les brouillards comme l'humanité.
Il adoucit les feux de ses rayons superbes,

Et nous sentons pourquoi notre verbe s'émeut,
En ces jours où la terre a dépouillé ses gerbes :
C'est que notre univers s'éloigne du ciel bleu !

LES FEUILLES MORTES

⚜

Des soirs pleureurs ont entonné
Le "Requiem" des feuilles mortes :
Le mois de novembre a sonné
Le glas de leurs tristes cohortes.

Elles vont, jonchant les sillons,
Dans le regret des soirs moroses,
Commes de pauvres papillons
Mourant sur le tombeau des roses.

Petits fantômes dans les champs,
Elles tremblottent aux rafales :
Aux derniers rayons des couchants
Leur chair est violette et pâle.

Les unes roulent aux étangs,
Les autres vers les chaumes mornes,
Aux brutalités des autans,
Aux tristesses dont la nuit s'orne.

Elles sont comme nos pensées
Que guette l'oubli des demains ;
Les soirs les auront effacées,
Comme des jugements humains.

Les brises les ont fait chanter
Comme des voix aux clairs de lune :
Le soleil vint les enchanter,
Dès leur berceau d'écorce brune.

Mais les arbres qui les portaient,
Plus tard s'orneront d'autres feuilles.
Les derniers chants qu'elles chantaient
S'émiettent aux vents qui les cueillent.

Les feuilles mortes ont pleuré,
Avant leur chute, sous les astres,
Dans le sombre automne effaré
Qui souffle partout des désastres....

Vous ressemblez aux bataillons
Qui sont meurtris dans la poussière ;
Vous roulez en des tourbillons.
Comme les morts des grandes guerres !

Hier nos yeux vous admiraient,
Aujourd'hui les sables vous souillent.
Et les étangs qui vous miraient
Recevront ce soir vos dépouilles.

Vous êtes de ces êtres frêles
Qui sont l'emblême des hauts faits.
Feuilles, nous vous serons fidèles
En temps de guerre et dans la paix !

Tombez, vous ressemblez aux larmes
Que font verser les tristes deuils ;
La mort engloutit bien des charmes.
Priez sur les petits cercueils !....

PAROLES DE NOÉ

⚜

Hébreux, j'ai consulté vaillamment votre histoire,
Avant le bon Noé personne ne buvait ;
D'eau pure seulement le peuple s'abreuvait,
Et l'on vivait content, par delà la Mer Noire.

On ignorait le vin, sans trop s'en faire gloire.
Jusqu'à mille ans et plus beaucoup d'entre eux
[vivaient ;
A l'ombre des palmiers longuement ils rêvaient,
Gardant jusqu'à la fin une heureuse mémoire.

Malgré tout, cependant, ils se sont négligés ;
Car ce n'est pas pour rien que Dieu, tout nous
[l'indique,
Les a, par son déluge, amplement submergés.

D'apercevoir, ainsi, tout un peuple aquatique,
Dans son arche Noé s'écria : "Mais enfin,
"C'est un abus de l'eau qu'il faut couper de vin" !

NOÉ TIENT SA PAROLE



Noé, malgré sa femme, a tenu sa parole ;
En dépit des railleurs, il s'est piqué le nez ;
Ses fils, jeunes encor, en furent étonnés.
Noé remplit son verre aussi bien que son rôle !

Vidant et remplissant, il faisait bonne école :
"Mes fils, soyez-en sûrs, nous sommes fortunés !
"Voici le mont Nébo d'où les raisins sont nés ;
"Chargez ces raisins bleus sur vos bonnes [épaules !"

Et son nez rougissait, comme feu Cyrano.
Le soir il distillait son vin, le patriarche :
Il en gobait partout, il s'en cachait dans l'arche :

Et toujours il chantait en sondant ses tonneaux.
Il eut un succès fou, malgré sa maladresse,
Devant ses trois enfants, d'étaler son ivresse !

LA VOIX DU "PASSE-TEMPS"

Je suis la voix du PASSE-TEMPS ;
Je chante la saison qui passe ;
Dans l'horizon bleu des printemps
J'ai des échos que Dieu ramasse ;
Dieu me connait depuis longtemps ;
J'ai chanté ses Pâques fleuries,
Avec l'amour de ma patrie :
Je suis la voix du PASSE-TEMPS !

Je suis la voix du PASSE-TEMPS ;
J'emplis de chansons les besaces ;
Je chante à temps, à contre-temps ;
J'ai loué la pêche et la chasse ;
Je sème l'espérance aux vents
Pour soutenir l'âme meurtrie ;
Parfois je m'enroue et je crie ;
Je suis la voix du PASSE-TEMPS !

Je suis la voix du Passe-Temps
J'atteins l'ut, en ténor ou basse ;
Je chante au bois, sur les étangs
Et chaque refrain me délasse.
Je rends les cœurs gais et contents ;
Je sème au front des rêveries ;
Je chante, je pleure et je prie ;
Je suis la voix du Passe-Temps !

Je suis la voix du Passe-Temps ;
Avant que la mort ne me glace,
Je vous paye en vers, au comptant ;
Avant qu'un autre me remplace,
Je veux tout bénir en partant,
Je suis d'ailleurs la voix amie ;
J'ai des tons pleins de bonhomie ;
Je suis la voix du Passe-Temps.

MANE, THECEL, PHARES

KAISER

⚜

Tu spéculas sur tout, et tu jouas sur marge,
Bel empereur des Huns, langue en tire-bouchon :
Si ton peuple était grand, ta guerre était trop [large.
Ton monde serait mieux sans tes coups de torchon.

L'historien dira ton passage néfaste,
Grand sacrificateur de Droits humains très chers :
Car pour te maintenir et briller dans ton faste,
Que t'importait le sang, que faisaient les revers !

Balthasar enivré de nouvelles chimères,
Le gouffre éblouissant des choses éphémères
Magnétisait ton front d'un vertige inhumain ;

Mais le doigt du destin qui courbe les puissances
Ecrit Mane, Thecel au mur des décadences,
Mane, thecel, pharès : c'est ta chute demain !

UN VIEUX NAVIGATEUR

A L'ABBE J. A. LALIBERTE,
Curé de Central Falls, R. I



Lorsque j'étais enfant, là-bas dans mon village,
Sur les bords du grand fleuve où voguaient des [bateaux,
Je sondais l'horison, je songeais au voyage,
En suivant du regard l'hirondelle et les flots.

Comme le ciel est clair aux visions d'enfance !
Nulle insomnie alors n'avait lassé mes yeux.
Les yeux comme le cœur s'ouvraient à l'espérance
Tout était neuf pour moi, sur terre et dans les [cieux !
Et les barques passaient en fuyant notre grève ;
Et je suivais longtemps leur sillage écumeux.
Les voiles accrochaient les ailes de mon rêve,
Pour se perdre, très loin, au couchant lumineux.

Mais entre les jours clairs vinrent des soirs [d'orage,
Et je vis des débris aux senteurs de goudron :
On disait qu'un bateau s'échouait sur la plage.
Et, sur l'avant brisé, se lisait : Oregon.

"Barque ruinée a fait tristesse au capitaine !"
Adieu pour lui la course et les voiles au vent !
Notre voisin fut triste une longue semaine,
Et j'ai su qu'il pleura son Oregon souvent.

Mât brisé, bateau perdu dans les écumes,
Vous roulez, comme l'homme, aux récifs de la [mort ;
Car dans les couchants clairs ou dans le soir des [brumes,
Nous dérivons tous deux de tribord à babord !

Pauvres bateaux vieillis que la vague transporte,
Sous l'effort des autans, au rivage incertain,
Vous êtes comme nous qui cherchons une porte
S'ouvrant sur l'avenir des horisons lointains.

Mais je ne voyais pas aux jours de ma jeunesse,
Devant les vieux débris du chaland naufragé,
Qu'ici-bas tout finit au signal des détresses,
Depuis l'homme perclus, jusqu'au bois ravagé !

Je me rappelle aussi le fils du capitaine,
Qui jouait comme moi sur des morceaux de pont :
Si de nos jeux passés la date en est lointaine,
Le naufrage et ce temps se gravent sous mon
[front !

Car je fus matelot, et je connus ensuite
L'effort des flots mauvais sous les assauts des
[vents ;
Je revois des noyés qu'un dernier spasme agite !
Je contemple le soir, je prédis le gros temps.

Je revois en pensée, et vivant au village,
Le vieux navigateur sous ses cheveux tout blancs,
On dit qu'il parle encor de son dernier naufrage
En détails très précis, à quatre-vingt-cinq ans !

Il ajoute qu'il sait qu'un dernier vent le guette,
Sur la dernière lame, une lame de fond,
Pour lui comme pour nous, ce sera la défaite,
Puis il ira dormir où tant d'autres s'en vont !

Avant de dégréer et d'amener les voiles,
Qu'il vous salue encor clartés des horizons !
Que son âme, au trépas, s'éclaire aux feux [d'étoiles,
Qu'il se guide aux échos des divines chansons !

Bon vieillard, s'il est vrai qu'il nous faut [comparaître
A la barre du ciel, et pour l'éternité,
Consolez-vous un peu, car votre fils est prêtre,
Il doit prier pour vous, en toute liberté !

Et vous l'appellerez pour la lutte suprême.
Refoulant ses regrets, il viendra vous bénir ;
En vous pressant la main, il dira qu'il vous aime.
Votre âme, cette voile, ira vers...l'avenir !

Et si vous retrouvez, dans l'ultime parage,
L'âme d'un autre père, et que vous connaissez,
Dites-lui que j'attends l'heure de mon voyage
Pour le revoir avec mes autres...trépassés !

Dites-lui le grand deuil des jours où je demeure,
Et que je garde en moi l'éternel souvenir !
Pourvu qu'il soit content, dites que je le pleure
Depuis qu'il a sombré pour ne plus revenir !



CONTEMPLATION

✠

J'ai contemplé la mer en ses recueillements,
Ses chemins rayonnants aux sournoises ornières,
J'ai contemplé le jour aux multiples lumières,
Les horizons lointains, l'azur des firmaments.

Au beau soleil d'été mûrissaient les froments
Qui nourriront la vie et le sang des artères :
J'ai contemplé les champs en leurs féconds
[mystères
Sous la voûte des cieux pleins de scintillements.

J'ai médité le soir et ses monceaux d'étoiles :
L'aurore boréale a déployé ses voiles,
Et des mains de velours s'agitaient dans le nord.

J'ai regardé les flots où se font les naufrages,
J'ai contemplé la vie, envisagé la mort :
Tous les chemins suivis s'éclairent de mirages !

L'ESPÉRANCE

⚜

Plus loin que la nuit sombre où naissent les
[étoiles,
Des plages de clarté reposeront nos yeux :
Il est une lumière où l'âme se dévoile
Vers le port des élus, aux flots délicieux !

Plus loin que le soleil qui brûle les espaces,
Un océan d'amour abreuvera nos cœurs :
Ainsi nous rejoindrons en marchant sur leurs
[traces,
Les dieux de l'infini dans nos espoirs vainqueurs !

Ne craignons pas la mort, c'est l'aube qui se lève !
Ne craignons pas la vie elle est à l'horizon !
Nous retiendrons les jours promis à notre rêve.
Nous chanterons enfin la divine chanson !

LA MORT DE JACQUES CARTIER



Mage de l'occident, hardi brasseur de voiles,
Loup de mer endurci par les vents alisés,
Compagnons des autans qui l'ont enfin brisé,
Jacques Cartier mourant regarde les étoiles.

Il dit : "C'est du gros temps, une plainte a passé
Dans le gréement sonore et le frisson des toiles."
On pleurait, puis il crut ressentir dans ses moëlles
L'espoir des conquérants sur les flots courroucés.

Il rêve qu'il bravait la colère des lames :
"Larguez les catacois, hissez les oriflammes ?
Tribord, Emérillon !" commande-t-il tout bas.

Et son œil mourant fixe encor quelque nuage.
"Barre à gauche, c'est bien, ô les beaux Canadas !
Son âme prit le large, en plein ciel, à la nage !

LES REGRETS



Je sais pourquoi le monde en passant pleure et
[chante
Les jours qui ne sont plus, le vieux temps caressé,
Et pourquoi l'on regrette un amour trépassé,
Durant les soirs émus où le rêve déchante.

Je sais pourquoi chacun embellit son passé
Et croit nous dire vrai quand au fond il se vante,
Parle d'anciens malheurs d'une voix émouvante,
Contemple en ses jours morts un rayon effacé ;

Chacun traîne après soi l'aveu de sa faiblesse,
En n'affirmant jamais toute la vérité ;
En somme le regret remonte à la jeunesse

Qui ne reviendra plus dans toute sa gaieté :
Adieu ! Nul ne reprend la route poursuivie :
Les regrets du passé ne refont pas la vie !

FRAGILITÉ

⚜

La volupté de l'âme, aux promenades closes,
Refuse ses parfums à vos jeunes amours ;
La cendre des lilas sous les bivacs moroses
Recelle des regrets vestiges des beaux jours.

Votre ivresse d'un soir, du même soir bannie,
Laisse une fibre intime alliée au regret. . .
La fleur embaume plus pendant son agonie ;
Le pleur était plus chaud quand votre âme
[espérait.

Rêves d'antan chéris, pages de la jeunesse,
Tourbillons parfumés des riens chers à l'enfant,
Rendez-moi ma chimère et mon ancienne ivresse,
Afin qu'en mon hiver je tremble moins souvent !

Car sur le chemin sombre on connait la misère :
En marchant dans la vie on court après la mort.
On regarde partout, désirant la lumière,
Mais la tombe nous guette, et c'est le dernier
[port !

Et que nous reste-il au fond de notre doute ?
On craint toujours la mort, et la vie presque
[autant ;
Et l'on ne peut revivre et refaire la route
Pour chanter et bénir l'espérance d'antan !

Espérances des jours, chansons de nos veillées,
Vous nous avez bercés de mots attendrissants,
Une larme est en vous, pages ensoleillées,
Gardez tous les regrets d'un cœur reconnaissant !



DEVANT UN CRANE

*

Recueille-toi, mon front, Montcalm ici repose ;
Avec lui que d'espoir dans le gouffre est sombré
Le Canada-français chancelle, il est sabré ;
L'épopée en pleurant nous fait l'âme morose,

Héroïque soldat de l'éternité close,
En ton destin vaincu que de cœurs ont pleuré
Au désastre dernier de ton trépas sacré,
Sur tes vieux os brulés dont la terre dispose.

De la suprême nuit dont on ne revient pas,
Combien ont médité le deuil et le silence ?
Combien ont imploré l'image de la France,

Au fond de leurs regrets ? Mais que font les
[combats
Aux jours où le génie est tué dans les luttes ?
Passons ! l'éternité se forme de minutes !

LES MOTS SYMBOLIQUES

⚜

Vieux sourires passés et chauds rayons d'amour,
Vous avez fait un ciel dans nos cœurs pleins de [songes,
Quand toute vierge encor des hâles roux du jour,
La jeunesse, en riant, nous jeta ses mensonges.

Mystères de jadis emportés par le vent,
Au sortir de la nuit belle fut votre aurore !
Ah ! je n'oublierai pas vos pourpres d'orient,
Sans espoir de retour, mais qui venaient d'éclore !

Premier amour perdu, cher rayon d'un matin,
Cueillette d'une fleur, doux accord d'une lyre
Eclairaient votre route en bravant le destin
Qui ne vaincra jamais les âmes en délire.

Vive le cœur hautain qui crie à l'avenir !
Le Temps seul peut tuer la première espérance :
L'espérance qui meurt s'accroche au souvenir,
Elle est plus belle encore au pied de la souffrance !

Puis je vis à la fin, de mon toit déserté,
Le bonheur fugitif dont je garde l'image ;
Un seul jour à ma porte il s'était arrêté,
Pour me sourir et fuir dans sa course sauvage.

Et de mes jours perdus je vois de loin l'écueil,
Où se fit le combat entre l'ombre et moi-même.
Mais de savoir mourir ne chasse pas le deuil ;
Bien qu'il soit inhumé l'ancien espoir, je l'aime !

Patrie et matins clairs, vous savez nous charmer !
Que sur les fronts songeurs la grande aurore
[brille !
Que dans le champ fécond des mains viennent
[semer !
Qu'enfin la moisson d'or tombe sous la faucille !

Malheur aux endormis qui n'ont pas de moisson !
Ils souffriront du vent des chaumes, à l'automne.
Le vent a des soupirs qu'il exhale au buisson,
Sous les pâles couchants que la gloire abandonne !

L'orient c'est la vie, et ce sont nos amours
D'où germe l'idéal des marches éternelles,
C'est la gloire de vivre en un jour bien des jours,
Afin de conquérir la vitesse des ailes !

Fuir les oppressions, dévorer les chemins,
Etre maître de soi sans que nul ne s'en plaigne ;
Etre sûr de sa mort après ses lendemains,
D'un seul mot consoler la pauvre âme qui saigne,

Parce qu'elle a souffert trahison et malheur.
Des printemps abolis faire monter la sève,
D'un rayon rallumé calmer toute douleur,
Voilà le grand mensonge et voilà le vain rêve !

Taisez-vous longs échos, calmez-vous pauvres [voix !
Tristes secrets d'antan, belles images vaines
De la vie en lambeaux, passé que j'entrevois,
Je t'accroche au mur noir comme un deuil de ma [peine !

POUR LA FRANCE ETERNELLE

⚜

Pour la France souffrir rend notre âme attendrie !
Si lutter pour sa mère est le droit de l'enfant,
Pour la France mourir c'est être triomphant :
Les morts et les blessés honorent la patrie !

Sachez qu'elle est pour nous, disons-le sous
[serment,
La fleur de la pensée et la fleur du génie,
Vous qui la défendrez jusqu'à votre agonie,
Brave soldat Gully, qui mourez en l'aimant !

Si vous nous comprenez, c'est que vous venez
[d'Elle !
Au retour dites-lui qu'on lui reste fidèle,
Malgré l'éloignement, jusqu'après le trépas :

Car les fils de vos fils, gardons-en l'espérance,
Puisque nous l'aimerons en aimant ses soldats,
Recueilleront l'amour de nos cœurs pour la
[France !

FRANCE

⚜

Toi dont le front ardent médite sur la gloire,
Tu luttes pour le bien sans commander à Dieu ;
Nous voyons ta franchise en face du ciel bleu,
France, tu sais le prix des fruits de la victoire !

Ceux qui ne t'aiment pas vivent dans la nuit
[noire ;
Ce sont des Allemands ignorants et bilieux,
Qui ne connaissent pas ton art harmonieux,
Qui n'ont pas su goûter ton vin qu'ils pouvaient
[boire !

Tu sais cueillir aussi la gloire par monceaux !
France qui moissonnas les fleurs de l'espérance,
Pour embaumer l'azur des mânes en souffrance !

Tu souris en veillant l'univers au berceau,
Toi, pensée incarnée, et dont l'âme est profonde,
O France, belle France, ô toi, muse du monde !

LOUVAIN

⚜

L'incendie allemand éclaire leur pillage !
C'est Louvain ; on en veut à ses beaux
[manuscrits ;
On veut lire à Berlin, ne soyez pas surpris,
Berlin rira du fait, ce soir, à l'affichage !

"On brûle la pensée, on sème le carnage,
On est Teuton, sachez mesurer notre esprit !
Voyez : on viole, on pille, on tue, et l'on sourit,
Donc on est avancé, donc on a du courage !"

Les bêtes ont ainsi, parfois, ce mouvement
De mordre et de détruire, en des moments de
[rage,
Quand la soif a tué l'instinct par son tourment.

Pasteur en guérissait par un remède sage ;
Mais le maitre ès-serum, comme ès-contre-poison,
Ne fournit pas au Boche un serum de raison !

LES ODIEUX

⚜

Les chevaliers Teutons voulaient brûler [Versailles,
Après Louvain détruit, c'était délicieux ;
Berlin en souriait d'un sourire visqueux,
Ce n'était qu'un tableau du jeu des représailles !

Les chevaliers Teutons, pieux dans les batailles,
L'offrait en holocauste au pied de leurs vieux [dieux.
"Quel mérite ça vaut," disaient les odieux. . . .
Haine et guerre éternelle à toutes ces canailles !

Haine et guerre éternelle aux beaux casques [pointus !
Eternité de haine à ces bigots du bagne,
Tant qu'ils ne seront pas absolument battus !

Mort aux états-majors qui viennent d'Allemagne !
Mort aux principes faux inscrits dans leurs [bouquins !
Mort au Kaiser aussi, le pire des coquins !

UN VIEUX CHANTRE

⚜

Quarante ans il chanta l'Introït et les psaumes ;
Les hymnes, les motets étaient beaux à sa voix ;
Les Kyrie, les Credo, les versets à la croix
Planaient sur les autels, par lui, comme des [baumes.

L'Ave Maris Stella faisait vibrer le dôme
De notre église en fête, à Vêpres, autrefois,
Qu'il entonnait si bien qu'il touchait notre foi,
Grandissant notre espoir jusqu'au divin royaume.

Hors du temple, il causait, affable et toujours gai.
Puis il s'est tu, là-bas, dans sa maison de pierre,
Au bord du fleuve où, jeune, il avait navigué.

Sa belle voix touchante a scandé des prières.
Puis il est mort. Hélas! nous ne l'entendrons plus,
Bien qu'il chante là-haut au jubé des élus !

LA NUIT MYSTÉRIEUSE

⚜

La nuit mystérieuse ouvre son aile au rêve
Et sème sur les fronts des gerbes de sommeil,
Pendant que les sapins récupèrent leur sève,
Et fondent leur résine en gouttes de soleil.

Au long du sable gris qu'elle abreuve sans trève,
L'eau du fleuve s'endort, claire comme un réveil.
Les étoiles du ciel, aux pierres de la grève,
Font vibrer leurs rayons, de leur azur vermeil.

Recueille-toi, mon cœur, c'est l'heure du silence,
Songe aux héros tués en défendant la France
Dont les flots agités ont des râles de mort :

Songe aux blessés tombés que consume la fièvre,
Demandant un peu d'eau pour rafraîchir leur
[lèvre :
Au sein de l'agresseur germera le remords !

LES DEMAGOGUES

⚜

La terre est un chef-d'œuvre et j'aime son miracle,
Et je rends grâce à Dieu devant toutes ses lois ;
Mais tous les dieux humains, tous les petits [oracles,
Me font rire souvent avec leurs petits doigts.

Les modificateurs du grand œuvre suprême
N'ont pas honte d'y joindre un peu de leur [bagout ;
Apostrophant le ciel, ilsdisent comme ils l'aiment,
Mais pourvu, toutefois, que Dieu fasse à leur [goût.

Triturant votre cœur, et labourant votre âme,
Ils y sèment l'ivraie au nom de la vertu ;
Puis ils la font brûler de leur fervente flamme,

En répondant de vous, sur leur serment pointu. .
O restons bons et droits, restons ce que nous [sommes !
Soyons libres toujours, et, même, soyons hommes!

ANNIVERSAIRE DE LA PREMIERE VICTOIRE

⚜

La victoire française ouvre son aile immense
Sur de grandes moissons de rayons et de fleurs ;
La brise a déployé l'essor des trois couleurs ;
Des couronnes de gloire ont parfumé la France !

Je n'aime que la paix, je bénis le silence ;
Mais pour ne pas revoir la Prusse en ses fureurs
Violer les traités et la Belgique en pleurs,
Noyer femmes, enfants dans des cris de démence,

Que la voix des canons, rayonnante et complète,
Des canons alliés, sur toute la planète,
Rappelle à son remords le vaincu qui s'acharne !

Je me réjouirai qu'on sauve l'avenir
Sur le dernier bourreau s'enlisant dans la Marne,
Et le dernier "Prussien à son dernier soupir !"

GRANDE FÊTE A MUNICH

✾

Le cardinal Fruehwirth est d'une mine fière.
On le fête à Munich on l'appelle esprit sain ;
Au chant du "Te Deum" il bénit les larcins
De belgique et de France, affirme : "C'est la
[guerre ! "

La barrette fut mise à son grand front prussien
Par l'apôtre Ludwig, ce bon roi de Bavière,
Qui lui fit rendre aussi les honneurs mélitaires,
Sur le parvis pieux du temple "Tous-les-Saints".

Il maudit les Français pour une éternité,
Et bénit le Kaiser en de longues prières,
Puis, au nom du Seigneur, pour la neutralité,

Secouant sa barrette, étreignant son breviaire,
Il dit à Dieu : "Sois neutre, et brûle Jeanne d'Arc!
Au peuple il dit : "Il faut canoniser Bismarck!"

PRIÈRE

⚜

Dieu de bonté, Dieu juste, écoutez ma prière !
Chassez de moi l'orgueil, chassez la vanité ;
Faites que je ne sois jamais ainsi fêté,
Pendant qu'on seigne à blanc ma race tout entière !

A l'heure de ma mort, donnez-moi vos lumières !
Chassez de mon regard ces dévots hébétés
Qui croiront vous plier de leur côté,
Faisant ainsi rougir l'âme dans ses misères !

Seigneur, préservez-moi de tous ces esprits faux
Qui pour un seul Prussien, voire pour un Caillaux
Voudraient voir s'engloutir dans la terre la
[France !

Seigneur, préservez-moi des Kaisers, des
[Bismarck,
Et des pieux Cauchons qui brûlent Jeanne d'Arc,
Qui disent être seuls dignes de récompense !

1916 ANNÉE DE GUERRE

*

Mil-neuf-cent-seize nous arrive :
Un peu de neige, un peu de vent
Où ma pensée à la dérive,
Voudrait regarder en avant.

Mais l'avenir est un mystère,
Et notre œil n'y voit que bien peu,
Quand tout se complique sur terre,
Jusqu'aux horizons du ciel bleu.

L'avenir, ce n'est qu'une mouche
Qui bourdonne sur quelque front,
Elle voltige, elle nous touche,
Deux coups de mouchoir la tueront ;

Et la mouche ressemble à l'homme
Qui se détruit dans les combats. . . .
Où l'on se tue, où l'on s'assomme,
Là bas, aux pays des soldats.

On lutte au fond de la tranchée
Contre les poisons allemands.
Le Boche à l'âme mal léchée
Se rit des traités, des serments.

Tuez, massacrez la Belgique,
Coupez les mains à ses enfants,
Crevez les yeux aux catholiques,
Tant que vous serez triomphants !

Voici la fin des jours tragiques
Où vous donnâtes votre effort.
Attendez-vous à la réplique
De ceux dont vous voulez la mort.

Mil-neuf-cent-seize a d'autres ordres
Que ceux de vos bons dieux à vous
Vos gaz ont fait nos preux se tordre,
Recevez maintenant nos coups !

Aujourd'hui, l'an nouveau commence,
Tentez donc de prendre Calais !
Essayez d'étouffer la France,
Bourreaux, de tous vos cœurs trop laids !

Tendez votre front vers la Perse,
Unissez-vous aux Musulmans ;
Avant que les Russes vous percent,
Émiettez-vous, gros Allemands !

Courez un peu sur Salonique,
Terrez-vous au sol étranger,
On vous fera partout la nique,
Quand vous n'aurez rien à manger !

Vous pleurerez avec l'Autriche,
Que vous appelez votre sœur !
Honte et malheur à ceux qui trichent !
Honte et malheur aux agresseurs !

Victoire ! Honneur et gloire immense,
Aux lutteurs de l'humanité !
Couronne éternelle à la France !
Vive la France-Eternité !



AGRESSEURS

*

La terre boit le sang du fléau des batailles,
Comme elle boit la pluie au temps mauvais.
Le siècle qui se tue et l'heure où tu t'en vais,
Soldat du sol meurtri, s'abreuvent des mitrailles.

L'homme inscrit son destin au livre qu'il rêvait :
Ce livre était de plomb, de poudre et de ferrailles ;
Et le plomb et le fer lui percent les entrailles,
Il meurt cruellement des forces qu'il avait.

Au siècle du canon, c'est le boulet qui tue,
Le siècle de sculpture est orné de statues.
Les jours de la pensée ont formé des penseurs. .

Mais la France éternelle à cette heure médite
Le procès solennel où deux races maudites.
Reconnaîtront leur crime au seul titre : —
[Agresseurs !

ATTILA ROI DES HUNS

✠

Plus il tuera, croit-il, plus il sera puissant.
Son trône est sa patrie, il se dit patriote ;
Pour mieux marquer au sol l'empreinte de sa [botte,
Il l'inonde partout de moelles et de sang !

Le peuple qui se meurt a des regards touchants,
Mais lui rit des soldats dans son âme idiote :
Il veut marcher, César, sur des crânes d'ilotes !
La guerre est un fléau digne des rois méchants !

"Dieu le veut, c'est pour Dieu que nous nous [acharnons,
"Il faut du sang sur mes autels, aux jours de [fête,"
Dit le Kaiser qui tue à grands coups de canon !

Seigneur, hâtez son rôle et son temps de prophète !
Qui l'emprisonnera ? Rivera ses barreaux ?
Plus il se croit divin, plus il se fait bourreau !

LES BOCHES

✿

Or, que leur poudre éclate ou plus faible ou plus [forte :
Que leur diplomatie ait quelque habileté,
Parce qu'ils n'ont pas eu dans l'âme une bonté !
Il est dans leur tempête un vent qui les emporte,

Voici le jour fatal aux fatales cohortes :
Les Boches sont battus dans leur méchanceté ;
Et leur vaine fureur devant l'humanité
Chiffonne du papier, s'accroit, rugi, avorte. . . .

Sur des vagues sans fond, au long de durs rochers,
Un grand vent de folie, un vent de kaiserisme,
Les brisera bientôt avec leur égoisme.

Loin des ports de la paix, loin de tous les clochers
Qu'ils ont détruits, hélas ! avec tant d'arrogance.
Ils mourront pour avoir voulu tuer la France !

LES COMPAGNONS BLANCS

⚜

Or, depuis Charleroi s'opérait la retraite :
De tous côtés le fer criblait les bataillons.
On leur disait : "Il faut combattre à reculons !"
Tous luttaient vaillamment au vent de la tempête.

Ceux qui perdaient les pieds chargeaient sur
[leurs moignons.
A Senlis, comme à Mons, on craignit la défaite :
Ce cauchemar hideux fit blanchir bien des têtes,
Parmi ces chevaliers, ces divins compagnons !

De tous les premiers rangs les faces étaient pâles,
Car depuis quatre jours se croisaient les rafales ;
Les canons éclataient avec des ronflements.

On mourait en rêvant les victoires étranges
De l'Ourcq et de la Marne ! Et ces Michel-
[Archanges
Aux cheveux déjà blancs semblaient encor plus
[blancs ?

UNE AUTRE ANNÉE

*

Une vague du Temps retombe sur la plage,
Un an s'ajoute encore aux autres disparus,
Une vapeur de plus monte vers le nuage
Où s'inscrit le destin, et nos vœux superflus.
De tous nos jours d'espoir s'en sont allés dans
[l'ombre.
Songez qu'un peu de nuit s'en vient cacher
Une planche à nos pas sur notre étroit plancher.
Le jeune et vieux passé, passé clair, passé sombre,
Tout se confond ainsi qu'un reste de foyer
Qu'une bise d'hiver, le soir, vient balayer.
Et, seuls, quelque parfum d'âmes qui se
[consument,
Embaume notre nuit et monte vers les brumes.
Et l'âme s'interroge auprès des souvenirs,
Voir si le passé mort compte pour l'avenir !
Espoirs futurs, avenir où le vent nous incline,
Gardez pour nos efforts plus de lueurs divines,
Afin de nous aider au chemin de la nuit,
Afin que nous vainquions la mort et ses ennuis !
Où vont tous nos espoirs ? Où va notre jeunesse ?
J'entends le vent gémir aux rameaux en détresse !

AU BANQUET

✤

Les huitres ont ce soir une saveur unique ;
Le vin que nous buvons est digne de Noé.
Comme le flot vanté du puits de Siloé,
Sans remonter plus haut, ses effets sont magiques!

Miracle, criera-t-on, d'un élan mirifique !
Miracle ? . . . Pas du tout, messieurs, mais avouez,
Et même gravez-le dans vos cœurs bien doués :
Le bien est naturel à notre politique !

Si tout chemin est bon pour éviter le mal,
Pas un seul n'est meilleur que ceux de la
[Province
D'où l'on arrive en foule à ce régal !

Aussi votre succès, chers amis, n'est pas mince.
Béni soit le bon vin qui réjouit nos vers,
Puisqu'il nous vient de France où grandit
[l'univers !

DES FEUILLES

⚜

Des feuilles sur les chênes durs
Renaîtront sur les hautes branches,
Pour s'éclairer aux flots d'azur
Où vont aussi les ailes blanches !

Sur la plus haute branche aussi
L'oiseau dira sa turlutaine,
Ce sera comme on chante ici,
Au chant de la "Claire Fontaine"!

Mais nous gardons vos souvenirs,
Tant vos étés sont admirables,
Dans l'espoir qu'aux jours à venir
Renaîtra la feuille d'érable !

Cette feuille que le froid mord
Est belle encor, même meurtrie.
Feuille d'érable, feuille d'or,
Cher emblême de la patrie !

Ta sève est un mets nourrissant,
L'arbre qui te porte est robuste,
Salut à toi, feuille en passant,
Digne des couronnes augustes !



LES HUITRES

⚜

Les huitres de ce soir ont des reflets splendides ;
Leurs sels à nos poumons sont déjà fortifiants.
Nous partirons joyeux, étant venus confiants
Vers une table mise aux gosiers intrépides.

Ce fut un abatage en règle, et que de vides
Aux huitres comme aux vins qui ruissellent,
[brillants !
Sauterne du midi, molusque d'océan,
Roulant, comme Jonas, dans nos gouffres avides !

En soutenant les corps, on soutient les esprits ;
Nous pourrions maintenant chanter laude et
[matine,
En Solesmes, rectus et porectus compris.

Déjà l'huitre et le vin ont réjoui nos cœurs ;
Mais c'est en attendant l'éternité divine
Où nous en offrira Pierre, le bon pêcheur !

LA PÈCHE

✤

Voici que le jour monte, et l'on songe à la grève
Dont les saules verdis ont des nids familiers.
Je vois au loin le bac entre deux senelliers,
Et le martin pêcheur plonge, et, brusque, s'élève.

Et le beau paysage émerge de son rêve ;
L'horizon bleu s'émeut d'un tout petit voilier.
"Démarre, envoie au large, il faut nous égayer,
Voir si ça mord dans l'eau, pour y pêcher sans
[trève.

"Saute de la banquette, au nord, à l'aviron
Appâte, attention ; est-ce une vieille botte ?
Grand Dieu ! c'est un brochet, un monstre, une
[barbotte.

"Ah ! c'est l'instant tragique, et notre œil devient
[rond,
Et la ligne se mêle. . . . . . Ah ! voilà, quelle
[pêche !
Je suis heureux, content, j'ai pris une laquaiche !"

LES PIRATES

⚜

Les pirates prussiens font couler, sans avis,
Les navires marchands avec les équipages,
On dit qu'on est puni par tous leurs brigandages,
Que pour ces péchés-là nos péchés sont remis.

Qui nous dit que le crime est puni par le crime ?
Qui croit que ces horreurs nous sont un châtiment !
Une voix sans raison, une bouche qui ment,
Des cerveaux atrophiés, esclaves et victimes !

Et nous sommes bien fous de raisonner ainsi,
De croire que nos maux rendent meilleur le
[monde :
Si tel était le cas, la misère profonde,

Le déluge, les feux et la mort jusqu'ici
Nous auraient faits meilleurs que nous ne sommes;
Mais nous ne valons pas mieux que les premiers
[hommes !

VERDUN

✾

Verdun, camp retranché de nos preux belluaires,
A braqué ses canons sur le front kolossal,
Et le cerveau prussien de son rêve brutal
S'éveille, perforé d'un éclat de tonnerre.

Hidenburg, le Kaiser, et toi, Krown Prinz banal,
Vous y brisez l'élan de toute votre guerre.
Joffre, Humbert et Pétain y bravent vos colères,
Vos grincements de dents et votre dieu Baal.

Verdun, vieille cité de la grande victoire,
La terre inscrit ton nom dans ses pages de gloire,
Parce que tes boulets vengent l'humanité.

Et la bête qui mord sous ta poudre succombe.
Vomissant de sa gueule un chiffon de. . . traité. .
Honneur à toi, Verdun ! Prières sur tes tombes !

LA REVANCHE

✠

France, voici venir le jour de la revanche ;
Comme le flot des mers au long piliers des ports
Devant toi l'ennemi doit briser ses efforts.
France, taille à merci, dépèce tranche à tranche !

France, voici la gloire à tire d'aile blanche.
En cernant les requins que la famine mord,
Pour jurer avec toi qu'il faut venger tes morts,
L'univers te regarde et vers toi Dieu se penche !

Les corbeaux mangeront les Kaisers, ces requins !
Ces affamés de poudre, et d'hommes manequins,
Iront bientôt dormir aux bras de la potence.

De noirs corbeaux troueront leur cœur en moule
[à plomb,
Ou bien en dés à coudre, et, pleins de sang au
[front,
Leurs corps noircis seront pénitents du silence.

FRANCE TOUJOURS

⚜

La France, c'est le livre ouvert des vérités
Où l'on puise le goût des belles souvenances.
Tous les peuples nouveaux étudieront la France,
Pour mieux savoir les arts et les humanités.

Si de lugubres voix ont médit, par vengeance,
Contre Elle, lui cherchant quelques petits côtés,
Tous les hommes de cœur ont chanté ses beautés,
Buvant en son sourire un fleuve d'espérance.

Tant qu'en moi vibrera le courage ou la vie,
C'est à Toi, belle France, à Toi que je confie
Mon ultime secret : Moi, je t'aime d'amour.

Comme un petit enfant aime une bonne mère,
En dépit des vents froids, malgré la bise amère !
En mourant je dirai : O France ! à Toi toujours !

IL DISAIT

⚜

Il disait : " Vous mourrez, soyez francs, soyez [droits !
Raisonnez librement, en vaillante attitude
Sans fendre les cheveux, pour mieux fuir [d'habitude,
Sans oublier qu'il faut aussi porter sa croix !

Tel Moïse aux éclats des foudres, des effrois,
Parlant aux Juifs massés au pied des altitudes
Du Sinaï, vous disiez : "Faites au soir l'étude
De votre âme, quand l'or vous colle trop aux [doigts !

Entends-tu, viel avare, en face de l'idole ?
Tu briseras ce veau qui luit sur son tréteau,
Chasseras de ton cœur toute avarice folle !

Et tu te lèveras, ni trop tard, ni trop tôt,
Pour ramasser la mane aux lueurs de l'aurore !"
Moïse, reviens donc ! Moïse, parle encore !

LA GUERRE

⚜

Elle nous vient du ciel ou bien des francs-maçons.
C'est peut-être la Prusse ou Dieu qui la dirige ;
Mais on est pas meilleur quand elle nous afflige.
Après chaque désastre a-t-on plus de raison ?

Pour nos péchés on brûle églises et maisons ;
Dieu voudrait ça ? Mais non ! le pape nous oblige
A demander la paix et la fin du litige ! ! ! . . .
Et l'on croit venger Dieu par les morts à foison !

On punit nos péchés par d'autres crimes pires.
Mais les martyrs défunts vont-ils tout réparer ?
Si oui, soyons Kaisers ! Formons de saints [empires.

Et si Dieu veut punir, laissons tout s'opérer,
Même très rondement, et vivons en vampires !
Car enfin. . si c'est rond, bien, ce n'est point [carré !

L'HOMME

⚜

L'homme tombé, ce dieu déchu de Lamartine,
Semble de moins en moins se souvenir des cieux :
A peine un peu d'espoir brille-t-il dans ses yeux,
Le temps efface tout de sa noble origine !

Je n'y vois rien de beau, pas d'image divine,
L'image dont on parle est un portrait affreux. . .
A peine a-t-il sondé quelques horizons bleus,
Que sa grande pensée est toute à sa cuisine !

Le peu qu'il a de bon agrandit son orgueil :
Cette mouche bourdonne autour de son cercueil :
Ce souffle passager va s'éteindre en la terre !

Comment le définir en tous ses titres vains,
Ce brin d'ombre du ciel ? Microbe stercoraire
Des fumiers infinis, des détritus divins !

Homme déchu, souffle chantant, microbe
[stercoraire,
Je veux te saluer du tréfonds de ma nuit ;
Je te dis que je t'aime avec tes mots d'ennui,
Je sais ce que tu vaux, et je me dis ton frère !

Entends mon humble voix qui chante ta poussière
Sous les rayons joyeux du soleil qui reluit !
Marchons ensemble aussi dans le chemin qui fuit;
Je passe, je suis rien, je suis l'écho, je suis le
[verre.

Mon limon a rêvé dans l'or clair d'un matin ;
Je vis sur le sillon, je crois dans le brin d'herbe,
La goute d'eau qui tombe abreuve mon destin !

Mon sourire a couru sur le frisson des gerbes,
Je suis ce que je suis, et je suis comme toi,
Et mon âme a son feu, son espoir et sa foi !

PORTRAIT

⚜

Son front, large contient une forte pensée ;
Son regard pénétrant contemple l'avenir ;
Et le nez résolu sent le bon vent venir ;
La bouche sait plier l'expression aisée,

Elle qui tient toujours la parole à tenir.
Ses cheveux sont luisants comme ceux du grand
[Corse
Et, pour avoir compris le cœur sous telle écorse,
Le peuple en veut garder un profond souvenir !

La main gauche s'appuie aux livres de science,
Et la droite se tend près de la conscience :
Solide piedestal de l'humaine équité.

En cette pose aimable il entre dans l'histoire :
Il sourira de même à la prostérité,
Assidu maitriseur des tenaces victoires !

TABLE DES MATIÈRES

⚜

Pages

